



DÉBATS & ANALYSES

Des « petits » candidats pas si marginaux

L'historien Pierre-Frédéric Charpentier rappelle que, dans le passé, des candidats en position non éligible ont fait émerger des idées qui ont peu à peu été adoptées

Par **PIERRE-FRÉDÉRIC CHARPENTIER**

Chaque élection présidentielle propose aux Français un rituel républicain, dont la dramaturgie varie mais dont les acteurs sont immuables : le vainqueur auréolé de son sacre, le finaliste méritant ou malheureux, l'indispensable troisième homme ou encore les petits candidats qui, comme dans toute scénographie réussie, n'auront joué qu'un rôle de figurants – et, parmi eux, les marginaux de la présidentielle.

Comment définir cette marginalité électorale ? La réponse est plus ardue qu'il n'y paraît, mais certains critères se dessinent. Ils sont en premier lieu institutionnels et posent la question de la qualification à l'élection. Celle-ci est encadrée, par un nombre de parrainages requis d'abord fixé à 100, puis à 500 à partir de 1981. Cette exigence accrue explique l'échec de Jean-Marie Le Pen à se présenter à ce dernier scrutin – alors qu'il était présent aux premiers tours des élections de 1974, 1988, 1995, 2002 et 2007. On songe aussi à Nicolas Miguët, chef du Rassemblement des contribuables français, qui, bien qu'il se soit présenté à chaque présidentielle depuis 2002, n'a jamais réussi à obtenir ses parrainages, échouant par là même à faire entendre la voix du « miguëtisme ». Plus emblématique, la candidature avortée de Coluche en 1981 symbolise la marginalité de celui qui entendait détourner à son profit

les codes du politique et a, non sans logique, davantage marqué la mémoire collective. Dans l'esprit des électeurs, les marginaux de la présidentielle sont bien ceux qui ont concouru à la magistrature suprême. En ce sens, plusieurs d'entre eux présentent un profil original, comme le conscrit en permission de longue durée Alain Krivine (1969) ou l'agronome à la retraite René Dumont (1974). La professionnalisation de la politique s'accroît durant les années 1980, au point de faire disparaître les autodidactes.

L'autre caractéristique de ces marginaux politiques est en revanche plus pérenne : elle résulte de leur rôle de dirigeants de formations politiques, dont les intitulés pompeux dissimulent mal les tendances groupusculaires : Mouvement démocrate socialiste de France d'Emile Muller (1974), Forum des républicains sociaux de Christine Boutin (2002), Union populaire républicaine de François Asselineau (2017), etc. Le summum en la matière étant représenté par Jacques Cheminade, candidat de la Fédération pour une nouvelle solidarité (1995), puis de Solidarité et progrès (2012 et 2017).

COLONISER LA LUNE ET MARS

La marge présidentielle peut aussi se concevoir dans d'autres sens. Sur l'échiquier politique, lorsque Bertrand Renouvin rassemble en 1974 les 0,17 % d'un vote royaliste que la monarchie républicaine a fini par éteindre, ou bien, à l'opposé, quand en 2002, à la stupéfaction des médias étrangers, trois candidats d'inspiration trotskiste révolutionnaire (Arlette Laguiller, Olivier Besancenot et Daniel Gluckstein) parviennent à totaliser plus de 10 % des suffrages. Quant à l'aspect géographique, comment ne pas évoquer Christiane Taubira ? Elle est certes une élue de l'outre-mer mais surtout, jusqu'à ce jour, la seule personne de couleur parmi 102 candidats, et ce quatre ans à peine

après la victoire d'une France supposée « black-blanc-beur » en 1998...

Longtemps, ce sont des idées politiques jugées excentriques qui ont le mieux défini les marginaux de l'élection présidentielle. Elles se sont exprimées dès l'élection de 1965, avec Marcel Barbu, autoproclamé « *candidat des chiens battus* » et qui en était ému aux larmes dans l'un de ses clips de campagne, jusqu'à Jacques Cheminade invoquant en 2012 l'impératif moral de coloniser la Lune et Mars. Sanction de l'électorat, leurs scores se sont situés largement sous la barre des 5 % autorisant le remboursement des frais de campagne. Mais les chiffres ne font pas tout. La marginalité politique est aussi un objet historique volatil, faisant de certaines prédictions de l'écologiste René Dumont, en 1974, des réalités vécues quatre décennies plus tard.

Qui sont alors les marginaux à la présidentielle de 2017 ? Après plusieurs scrutins où le nombre des candidats s'était réduit, il est redevenu élevé et propose une scission de facto en deux catégories, celle des cinq « grands », invités d'un premier débat à la télévision, et celle des six autres, les « petits », qui ont eu le droit de le regarder depuis chez eux. En dépit du débat du 4 avril, ces derniers peinent à faire entendre leur message. Il est vrai que leur plus grand défi consiste à exister face à un Audimat qui, au nom de l'égalité devant le temps de parole, les confine à des horaires nocturnes ou les fait moquer dans des émissions populaires. Aujourd'hui, la marginalité se révèle en définitive infiniment moins politique que médiatique. ■



Pierre-Frédéric Charpentier enseigne l'histoire à l'université Toulouse-Capitole. Il est l'auteur du « *Troisième Homme. Histoire des grands perdants de l'élection présidentielle (1958-2012)* » (*Félin*, 320 p., 19,90 euros)